NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

65 Nº 8 1938

L'Islam et nous. Aperçus et suggestions

Jean ABD-EL-JALIL

p. 897 - 925

https://www.nrt.be/fr/articles/l-islam-et-nous-apercus-et-suggestions-3602

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'ISLAM ET NOUS.

Aperçus et suggestions

But de cet article.

Il est bon, dans tous les domaines de nos connaissances et de notre activité de prêtres, de « faire le point » de temps en temps ; cet article veut y aider en ce qui concerne l'Islam. Que savons-nous de l'Islam ? Qu'avons-nous fait pour l'Islam ? De quelle manière et sous quel angle entre-t-il dans nos préoccupations de prêtres, d'apôtres, de témoins de l'amour du Christ ? Autant de questions que nous pourrions nous poser. Les lignes qui suivent voudraient aider chacun des lecteurs à les poser correctement ; elles ne visent pas à faire du neuf ; elles tendraient plutôt à rappeler, compléter, préciser, « synthétiser » des connaissances élémentaires certes, mais éparses ou présentées dans leur interprétation plutôt que dans leurs données propres et à leur place logique.

On l'a redit récemment, l'Islam se présente au christianisme comme un paradoxe ; il est à la fois si près et si loin du christianisme ; les uns vont jusqu'à dire que c'est une simple hérésie chrétienne ; d'autres nient même que ce soit une religion et

* La Direction de la N.R.Th. remercie le R. Père Abd-el-Jalil, O.F.M. d'avoir bien voulu accepter d'étudier périodiquement dans notre revue l'évolution religieuse et culturelle du monde musulman. Né au Maroc, converti de l'Islam au catholicisme en 1928, le P. Abd-el-Jalil, entré dans l'Ordre des Frères Mineurs, a été ordonné prêtre en 1935 et nommé, deux ans après, professeur de langue et de littérature arabes et d'histoire de l'Islam à l'Institut catholique de Paris. *N.d.l.R.*

tendraient à le considérer comme une sorte de système de philosophie déiste ; lui prétend être la religion de la nature humaine, mesurée à ses forces, limitée à son horizon intellectuel, sans mystères, sans sacrements, sans sacrifice et sans sacerdoce, et cependant il se présente comme une religion révélée, prolongeant celles qui l'ont précédé, les supprimant, les corrigeant ou les renouvelant, en tout cas les supplantant selon le bon plaisir d'Allah. Il offre un mélange étonnant de religiosité et de sensualisme ; religion facile, légère à la nature humaine, qui cependant est loin d'exclure certaines lourdes exigences et surtout un certain esprit de foi qui affleure dans toutes les manifestations de la vie d'un musulman, même ignorant sa religion ou y étant infidèle.

Esprit de foi sans respect humain qui frappe bien des observateurs et dont ils parlent avec admiration quand ils sont eux-mêmes des croyants ; esprit de foi dont le contact réveilla, chez bien des « chrétiens de baptême » comme on dit, le « vieux fond religieux » non encore complètement étouffé par tant de cailloux et d'épines sous lesquels ils l'avaient enterré ; et si parfois ces chrétiens sont passés à l'islamisme, restant dans une ignorance profonde du véritable « visage » de la religion de leur enfance qu'ils estiment périmée avec les siècles « obscurs » du moyen âge ou les années du « sentiment » (celles qui ont ouvert leur vie), beaucoup au contraire ont été amenés, comme un de Foucauld ou un Psichari pour ne citer que des morts, à prendre conscience des possibilités infinies qu'une vie renouvelée de grâce peut actuer en partant du caractère indélébile de leur baptême.

Et puis il y a cet apparent scandale de la difficulté, de l'impossibilité entend-on dire parfois, de la conversion des musulmans ; on ne sait pas trop d'où vient, au fond, cette difficulté particulière d'entamer l'apostolat de l'Islam, d'amener les âmes musulmanes à voir dans sa vraie lumière l'histoire de l'humanité, de la création, et à « venir d'orient et d'occident » s'asseoir avec nous fraternellement à la même table du Seigneur, celle de son enseignement et celle de son pain. Les quelques cas de conversion, même s'ils n'inspirent aucune défiance, aucun scepticisme, même s'ils manifestent le désir d'une « vie d'amour avec Dieu » dans la consécration d'eux-mêmes, entièrement, à

son service personnel ou dans le travail de ce laïcat actif, « missionnaire », auquel, de nouveau, le Pape Pie XI donne tout son dynamisme et des consignes adaptées, ces quelques cas n'enlèvent pas encore des horizons de l'Eglise la vision des masses humaines barricadées dans l'islamisme.

Il y a enfin tant de choses qu'on ne comprend pas ou qui du moins paraissent étonnantes, trop différentes de ce qu'on voit dans les pays de la vieille Europe, où il y a encore, ou de nouveau, pas mal de christianisme et où certains systèmes de pensée ou d'action doivent ce qu'ils ont de plus réel comme de plus généreux à des idées chrétiennes « devenues folles » selon le mot si expressif et si attristant de Chesterton. De jeunes Français sont allés récemment en voyage d'études en Tunisie : « Quelques-uns d'entre nous, écrit l'un d'eux, ont cherché à profiter du contact, trop court, qu'ils avaient avec les arabes pour essayer de les comprendre. Et, en revenant, nous avons dû nous avouer que l'explication de bien des faits nous avait échappé. Ainsi on voit d'une façon courante les arabes ne rien faire. Et, là-bas, cela n'évoque cependant pas l'idée de paresse. Le « farniente » a l'air d'être une occupation aussi indispensable que le sommeil. Des gens étaient assis par terre au soleil, au coin des maisons ; ils ne faisaient rien et n'attendaient rien ; et nous n'avons pas su s'ils pensaient ou s'ils s'arrêtaient de vivre pour conserver seulement le sentiment très vague qu'ils vivaient. Certains tenaient leur mouchoir, frais lavé, par deux coins et attendaient qu'il soit sec... De même il semble que demander l'aumône n'implique pas cette sorte de honte qui est habituelle en France. Ils demandent de l'argent avec patience et nous n'avons pas compris comment il se faisait qu'ils gardaient alors une parfaite dignité et que nous n'ayons jamais remarqué chez eux de geste qui ait quelque vulgarité. Nous n'avons pas compris si nous étions pour eux une institution qui donne de l'argent là où elle est en vigueur. L'européen est un être qui donne de l'argent quand on lui en demande, de l'argent et des cigarettes. C'est sage de lui en demander ; et c'est même intéressant car il se fait prier et il faut savoir être aimable et le persuader. L'argent que donne l'européen n'est pas le payement d'un service ; ce n'est pas non plus un cadeau ; il est

naturel qu'il en donne comme la fontaine donne de l'eau (1)... On sent certainement l'empreinte d'une civilisation très nette, à la base de laquelle est évidemment la religion musulmane.

« Partout on sent chez eux un grand contentement d'eux-mêmes, venant de ce qu'ils pensent qu'eux seuls possèdent la vraie religion. Dans le sud tunisien un arabe m'a dit : « Pour nous le progrès, cela n'existe pas ; nous sommes arrivés à la perfection ». Et il semble que c'est vrai qu'ils ne peuvent plus avancer ; car ils sont enserrés par la législation rigide du Qoran et ainsi ils sont figés dans l'état où ils se trouvent actuellement ».

J'arrête ici cette longue citation, que j'ai reproduite avec complaisance parce qu'elle témoigne de fraîcheur, de sincérité, d'esprit d'observation et d'un grand désir de comprendre. Et elle contient en effet quelques-unes des questions qui se posent à « l'occidental », lorsqu'il prend contact avec les pays d'Islam, avec l'orient si l'on veut, puisque tout le proche-orient est musulman et qu'il est entendu que même le Maroc est encore « l'orient » !

Et si ce sont là les questions qui se posent à des gens qui ont vu et qui ne veulent pas se contenter d'un contact superficiel et passager pour se former un jugement, quel monde bien mystérieux ce doit être que l'orient et l'Islam pour quelqu'un qui n'a jamais quitté son coin d'Europe ! Et cependant, il faut bon gré mal gré avoir une idée, formuler un jugement pratique sur cet Islam et cet orient qui sont aux portes de l'Europe, qui y sont représentés par des minorités (Albanie, Yougoslavie, surtout) et qui, dans certains pays comme la France, posent un problème social complexe par la présence constante d'un nombre considérable de Nord-Africains comme ouvriers.

Nous ne pouvons, en quelques pages, envisager le problème des rapports de la chrétienté et de l'islamisme, de l'occident et de l'orient dans toute son ampleur et toute sa profondeur. Nous essayerons de dégager les éléments essentiels qui constituent

(1) Les musulmans ont le sens de « l'aumône fraternelle » ; ils croient, noblement, qu'ils reçoivent tout d'Allah, par « la cause occasionnelle » qu'est l'homme. Par rapport aux européens, ils admettraient que c'est « autant de pris » sur les « ennemis d'Allah » ; puis il y eut les libéralités maladroites ou craintives de touristes sans discernement ; enfin la charité chrétienne est comprise comme une nouvelle raison de se dispenser du travail.

l'Islam, pour tâcher d'en découvrir le tempérament et tenter de nous expliquer certaines attitudes d'esprit et certaines manières d'agir propres aux musulmans et qui, tout en les montrant parfois proches de nous, les maintiennent comme au delà d'une barrière infranchissable.

Supposant connues, au moins d'une manière schématique, les grandes lignes de l'enseignement dogmatique, cultuel et ethnique (politico-social) de l'Islam, nous voulons ici tracer une sorte de courbe pour aider à mieux réfléchir et à mieux prier. Ce n'est ni un exposé exhaustif des questions abordées ni une comparaison systématique avec notre religion, ce sont quelques *aperçus* et *suggestions,* susceptibles de préparer à la compréhension de certains événements et de certaines attitudes du monde musulman de notre temps et aussi peut-être à la lecture profitable d'études plus fouillées, plus profondes, plus techniques comme celle que publie actuellement la Revue Thomiste, sur les rapports de la raison et de la foi dans l'Islam (2).

Le Dieu unique et transcendant.

Tout le monde sait que la doctrine musulmane affirme, avec une fermeté, qui a quelque chose de farouche, le dogme de l'unité, ou plutôt de l'unicité, de Dieu, Allah l'unique. Tout ce qui peut porter ombrage à cette unicité est impitoyablement déclaré « *chirk* », polythéisme, idolâtrie, « associationisme ». La transcendance de Dieu est mise en toute particulière clarté ; tout ce qui paraît l'atteindre est éliminé. La toute-puissance de Dieu est inculquée avec insistance : Dieu fait ce qu'il veut et décide ce qui lui plaît.

En vertu de cette conception de Dieu, se trouve écartée toute possibilité d'intimité vraie avec lui ; pas d'amitié vraie avec

(2) *Revue Thomiste,* 1937-1938. On publie beaucoup sur l'Islam ; et évidemment toutes les études sont loin d'être de la valeur de celle que nous signalons. Il n'est guère de journaux ou de revues qui ne disent leur mot sur cette question et sur les problèmes politiques et sociaux y afférant. Sans parler de l'intérêt plus que suspect que peut susciter l'Islam dans tel périodique ou tel film (les affiches de Paris signalaient récemment, parmi « Dix films gondolants », un sur l'Islam). Par contre la petite mais gracieuse et très instructive exposition iranienne de la Bibliothèque Nationale de Paris ne peut que faire du bien ; mais est-elle visitée ?

Dieu (3). Se soumettre à lui, vivre en dépendance absolue à son égard, oui ; c'est le véritable « *islam* ». Mais tout ce que représente la vie de foi, d'espérance et de charité des chrétiens choque de prime abord le musulman qui n'y voit qu'un « *kalâm fârigh* », paroles creuses. Pour nous Dieu habite bien une lumière inaccessible mais il a tout de même dressé sa tente parmi nous ; il s'est fait le Dieu avec nous ; il habite en nous ; et tout cela par le Verbe qui s'est fait chair. Pour le musulman, c'est altérer la transcendance de Dieu, c'est diminuer sa grandeur, c'est réduire sa toute-puissance que d'admettre qu'il se soit mis directement à notre portée.

L'Islam nous rejette dans la phase préparatoire de l'Ancien Testament, en en condensant l'esprit et en exagérant l'accent sur la transcendance divine ; « il se réfère nommément lui-même à la révélation de la transcendance divine telle qu'Abraham et les Prophètes d'Israël l'ont reçue ». Et de ce chef la foi musulmane est un témoignage qui « vaut davantage que le monothéisme des anciens philosophes ou des théodicées syncrétistes ». Mais la paternité divine, qu'Israël affirmait confusément, est niée. Le musulman est offusqué, « révolté » quand on applique le mot de père à Dieu, car c'est diminuer la transcendance et affaiblir sa toute-puissance. Dieu ne peut engendrer. On connaît le minuscule chapitre CXII du Qoran, si cher aux musulmans : « Dis [ô Muhammad] : Lui c'est Allah l'unique, Allah l'impénétrable ; Il n'a pas engendré et Il n'a pas été engendré ; et Il n'eut point d'égal en aucune personne ». Et en effet Dieu ne peut pas engendrer, l'essence divine, la Très sainte Trinité ne peut pas engendrer ; seul le Père est « genitor » ; et un concile (le 4e du Latran, *Denz.* 431) enseigne cette vérité presque dans les mêmes termes que le Qoran. Et il faut ajouter que les musulmans ne conçoivent pas d'autre génération que la charnelle, d'autre paternité que l'humaine ; et c'est en effet diminuer Dieu que de les lui attribuer telles quelles. Ce qui n'exclut pas seulement l'Incarnation, mais encore l'adoption que Dieu a d'ailleurs voulue dans le Christ, en continuité, en prolongement de l'Incar-

(3) L'Islam ne s'arrête guère aux textes qoraniques qui inculquent la proximité de Dieu et même son amour ; car il y en a, bien que peu nombreux. Il faut y voir la faute de la conception — deuxième manière — de Muhammad, celle de Médine, où Allah « inspire » un chef de guerre et un diplomate.

nation ; l'Islam, en repoussant les deux, reconnaît implicitement le lien qui les unit ou bien témoigne, sans le savoir, de la pensée religieuse des chrétientés d'Arabie, comme c'est le cas pour l'Immaculée Conception de la Vierge Marie dont le Qoran parle à peu près dans les mêmes termes que telle inscription chrétienne du Ve siècle et conservée sur le linteau de la porte de la citadelle de Bosra, placé là par les Turcs.

Pourquoi alors la création ?

Question presque impie pour les musulmans : « *lâ yus' alu 'ammâ yaf'al* » (à Dieu on ne demande pas raison de ce qu'Il fait) dit le Qoran. L'Islam donne la création comme un acte de pur bon plaisir divin, avec une telle insistance sur l'indépendance divine que les Musulmans répugnent à admettre que Dieu réalise un plan, agit dans un but déterminé et avec continuité ; l'histoire est plutôt une série de manifestations discontinues de la volonté divine, qui se présentent à notre intelligence comme quelque chose d'arbitraire. On rencontre des musulmans réfléchis et délicats qui trouvent la vie absurde ; et il y en a qui n'osent pas y penser, qui subissent, sans réfléchir. La vie est lourde, assujettissante ; et quelle délivrance que le ciel (4), libérant les croyants de cette servitude, de cette contrainte qui étouffe, de tant d'infirmités et aussi de tant de devoirs gênants, qui ont une réelle existence chez les musulmans, même dans le domaine de la morale (5), quoi qu'en disent certains écrivains.

(4) La doctrine de la vision de Dieu peut trouver racine dans le Qoran (75/23) et n'est pas totalement ignorée de la théologie musulmane (Cfr les notes brèves de M. Massignon dans les *Etudes Carmélitaines*, octobre 1937, p. 177). Voir plus bas, p. 920, n. 25.

(5) Il faut nettement « oublier » de recourir aux grandes accusations de religion à morale relâchée ; nous dirons plus bas que la notion même que l'Islam a de Dieu (transcendant, inaccessible) ainsi que la conception de la nature humaine actuelle comme non « déchue » et la doctrine du salut par la foi seule affaiblit l'emprise de la doctrine morale de l'Islam. Mais celle-ci existe. Voici un texte du Qoran qui présente en parfaite clarté les obligations du bon musulman : « La piété ne consiste point à tourner vos visages du côté du Levant ou du Couchant. L'homme pieux est celui qui croit en Allah et au jour dernier, aux anges et au Livre et aux prophètes ; qui, *pour l'amour d'Allah*, donne de son avoir à ses proches, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs et à ceux qui demandent ; qui rachète les captifs ; qui observe la prière ; qui fait l'aumône ; qui remplit les engagements qu'il contracte ; qui est patient dans l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de

Toute l'architecture splendide et solide du dogme catholique : Dieu-Amour, le Christ-Chef, la création, la chute, l'Incarnation, la Rédemption, toutes les manifestations de l'amour de Dieu et toute l'effloraison surnaturelle du Christianisme sont « sermo durus » pour des oreilles musulmanes ; c'est à la fois scandale et folie, parce qu'imbus de judaïsme matériel et de rationalisme « naturaliste », ils demandent à la fois, comme les juifs, des signes dans le ciel et, comme les philosophes, le maintien de l'homme dans les horizons de la sagesse « charnelle ». Pour nous, il y a en effet unité de vie ; sans rien confondre mais sans rien séparer de la nature et de la surnature, nous savons que la création est une œuvre d'amour et que la vie ne nous a été donnée que pour notre bonheur de l'amour et dans l'amour de Dieu. Notre vie terrestre, même en dehors de l'Eden, même avec les tiraillements et les tortuosités de nos concupiscences de la chair et des yeux et de notre superbe, même à travers toutes les tristesses, toutes les angoisses, toutes les inquiétudes, toutes les impuissances, notre vie terrestre est déjà, commencée dans la foi, notre vie future ; et le ciel pour nous est la béatitude, totalement consciente et devenue inamissible, d'un fils intimement uni à son Père, d'un ami en parfaite et inaltérable possession de son Ami dont il se sait aimé de l'amour « extrême », « incompréhensible », tout gratuit et tout prévenant, de la Croix du Christ, « force de Dieu et sagesse de Dieu », « outil » de notre rédemption et de notre sanctification.

La révélation.

Mais pour l'Islam, Dieu le tout-puissant ne peut condescendre à un tel amour, surtout à un tel excès d'amour ; et il n'attend point d'amour de sa créature. Celle-ci doit à son Créateur, avant tout, la foi en son caractère d'*unique*, sans associé, sans

violence. Ceux-là sont justes et craignent le Seigneur » (*Qoran*, c. 2, v. 172). Les auteurs de droit n'ont pas manqué de faire écho à cet enseignement. Et beaucoup d'entre nous pourraient désirer de rivaliser avec les musulmans dans les vertus qu'ils possèdent encore : « entr'aide fraternelle, respect des parents, hospitalité sincère, modération des désirs, sobriété » (mots empruntés à un texte anonyme et tout à fait remarquable paru dans le *Messager du Cœur de Jésus*, Toulouse, novembre 1923).

égal et sans rival, maître jaloux de sa volonté, souverain absolu de sa création. Reconnaître cela est un devoir minimum pour chaque créature, mais aussi c'est, en définitive, le strict nécessaire pour le salut. Dieu est cependant libre d'édicter d'autres obligations dans lesquelles doit se manifester cette religion que lui rendent ses créatures ; préceptes positifs ou négatifs, ordres ou interdictions qui dans l'au delà jouent un rôle dans le châtiment ou la récompense de l'homme, selon que celui-ci aura mis plus ou moins de fidélité à s'y conformer ; et cependant Dieu n'est pas obligé de tenir compte des œuvres des hommes, sans pour cela cesser d'être juste. En définitive le salut est dû à la foi seule.

Voilà les deux points sur lesquels la révélation renseigne les hommes : elle leur rappelle que Dieu est unique, vérité que les hommes ont une tendance déplorable et constante à oublier et à corrompre ; d'autre part la révélation promulgue les lois divines : prescriptions ou prohibitions qu'il est libre de varier à son gré, confirmant des devoirs apportés par une révélation antérieure et abrogeant des lois promulguées d'hier, comme le Qoran lui-même en témoigne par sa propre législation.

Les prophètes.

C'est cela que les prophètes n'ont cessé de proclamer à travers les âges ; leur mission auprès des hommes consiste à leur remettre en mémoire l'existence du Dieu unique, à les appeler à purifier leur âme de toute idolâtrie et à les sommer d'obéir à ses commandements, en les menaçant de sa colère toute puissante de Juge.

Un des plus grands prophètes, c'est Abraham (*Ibrahim*), « l'ami de Dieu » ; c'est à lui que remonte la révélation la plus complète avant Muhammad (prononcer Mouhammad) ; à lui Dieu fit connaître la religion « pure » ; père de tous les fidèles, il l'est tout particulièrement des Arabes, qui descendent de lui par Ismaël et qui doivent être, en continuité avec lui, les messagers définitifs, par-dessus les juifs et les chrétiens, de la seule vraie religion qui fut la sienne.

Les autres prophètes n'ont d'ailleurs pas eu une mission différente ; Dieu, par leur action, n'a cessé de rétablir la vraie religion dans son intégrité, de la purifier de toutes les falsifica-

tions et altérations que les hommes lui font subir ; ce fut la mission de David (*Dâoud*), de Moïse (*Mûsâ*), de Jésus (*Isâ*) ; c'est aussi celle de Muhammad, « le sceau des prophètes », qui vient rétablir la religion « pure » d'Abraham, dégager le vrai judaïsme et le vrai christianisme de toutes les inventions humaines qui s'y sont surajoutées et qui sont l'œuvre des chefs religieux, prêtres et rabbins (6) ; et c'est ainsi que « tout l'épanouissement surnaturel du christianisme avec ses mystères et ses sacrements » doit être rejeté comme une altération introduite par les chrétiens.

Dans la pensée de Muhammad se trouve donc contenue, implicitement mais sûrement, l'idée d'une certaine continuité de la révélation ; Dieu s'adresse constamment aux hommes pour leur redire leur stricte dépendance à son égard et le droit impérieux qu'il réclame à la reconnaissance de son unicité, sous peine de damnation éternelle, et à l'obéissance à ses lois, sous peine de châtiments que sa miséricorde peut cependant lever à son gré (7).

Muhammad est venu transmettre ce message, d'abord aux Arabes ; ils étaient plongés dans l'idolâtrie ; leur terre avait cependant abrité Abraham lui-même qui y a bâti la maison d'Allah ; et voilà que celle-ci est devenue la demeure des idoles. Et puis en Arabie, il y avait bien des communautés juives, des groupes de chrétiens et même des tribus entières qui avaient adhéré aux « Livres » révélés antérieurement ; mais les âmes religieuses qui pouvaient s'être aperçues de l'inanité de la religion des Arabes idolâtres devaient avoir beaucoup de peine à reconnaître la vraie religion dans un judaïsme atrophié et terre-à-terre ou dans le christianisme divisé et déformé des tribus

(6) Le Qoran parle même de la divinisation des prêtres et des rabbins. La même incompréhension du rôle des chefs religieux se trouve chez les protestants et même chez certains schismatiques. Récemment encore les paysans de Yougoslavie, à l'occasion du concordat, proclamaient qu'ils ne consentiraient jamais à « adorer » le Pape. D'autres textes du Qoran, par contre, louent les chrétiens d'avoir des prêtres et des moines et d'être humbles ; et même tel passage reproche aux chrétiens d'être infidèles aux promesses de leur vie monacale dont cependant il nie l'institution divine.

(7) Ce n'est évidemment pas la continuité « organique » qui devait aboutir au « novissime locutus in Filio », ni la conception de la religion **centrée sur le Christ « prédit, venu et continué », selon le plan si réel que s'était tracé, tout jeune, le P. de Grandmaison.**

arabes, d'ailleurs rebelles à ses exigences morales (mariage et charité en particulier), tout en restant fidèles à un ensemble doctrinal ; de plus les éléments du christianisme, bien que défigurés par l'hérésie et l'ignorance, devaient paraître encore trop lourds de surnaturel.

Ce message du rappel du Dieu unique et de son jugement, Muhammad le prêcha à la Mekke, sa ville natale, où il ne se fit entendre que d'une très petite minorité qui fut persécutée et honnie avec son chef ; à Médine où il se retira (Hégire : 16 juillet 622), Muhammad continua à proclamer la même doctrine, mais avec des nuances et des précisions nouvelles, avec une législation cultuelle, sociale et politique qui ne semblait nullement dans la perspective de ses premiers cris d'*avertisseur* (8), avec enfin la conscience forte et tardive du rattachement de sa mission à celle d'Abraham, par dessus les juifs et les chrétiens qui devaient d'après lui reconnaître l'identité de son enseignement avec celui qu'ils avaient reçu si celui-ci était resté authentiquement dans la ligne d'Abraham, père de tous les croyants. De Médine, grâce à des moyens temporels et politiques, grâce à la ruse et à la guerre, grâce à la diplomatie et parfois à la cruauté, Muhammad s'imposa à toute l'Arabie et poussa même des pointes conquérantes, malheureuses il est vrai, du côté de la Syrie. Il devait mourir en laissant aux siens cette idée de lutte et de triomphe, de guerre approuvée par Allah qui doit marquer profondément l'idéal musulman.

Le Qoran.

Le livre qui contient pour les musulmans le message que Muhammad avait reçu de Dieu pour le transmettre s'appelle le Qoran. Le texte qui nous est parvenu est « reçu » par tous les musulmans, même par ceux, peu nombreux (*les kharijites*), qui croient à l'interpolation du chapitre XII et par ceux, plus nombreux (*les chiites*), qui admettent la disparition de fragments importants de la révélation musulmane (9). La critique moderne

(8) Voir plus bas « l'idéalisation de Muhammad ». Goldziher dit très bien : « il ne s'est jamais senti un saint et ne veut pas passer pour tel » ; d'où sans doute la conscience qu'il avait de ne pouvoir prétendre au rôle de thaumaturge.

(9) Lors des fiançailles toutes récentes de l'héritier impérial de l'Iran (Chiite) avec la sœur du roi d'Egypte (Sunnite), les cadeaux des fiançailles contenaient le traditionnel exemplaire du Qoran.

ne croit pas avoir de raisons suffisantes de mettre en doute l'authenticité du texte « reçu », bien que la recension actuelle, qui est unique malgré les différentes « lectures », doive son triomphe à deux destructions systématiques des autres copies, dont les variantes choquaient les dirigeants musulmans d'alors, destructions survenues l'une au VIIIe, l'autre au Xe siècle de l'ère chrétienne.

C'est ce livre qui fait le lien des musulmans, qui constitue l'unité de leur communauté. Muhammad, n'étant que l'instrument, presque totalement passif, chargé de porter aux hommes ce que leur Dieu, Souverain et Maître, veut bien leur communiquer, Muhammad ne se présente pas, comme Notre Seigneur, « enseignant avec autorité » et « maître du sabbat et de la loi » ; il est simplement un messager, un porte-parole. Aussi la vie des musulmans est-elle l'acceptation du livre plutôt que l'imitation de celui qui leur en a transmis le contenu. Ce Livre est pour les musulmans, selon les paroles de M. Massignon, « à la fois leur premier livre de lecture, leur manuel de leçons de choses, leur unique psalmodie liturgique, leur règle de prière, leur code de droit canon, enfin leur livre de méditation, celui qui a lentement formé leur mentalité ». C'est leur « unique nécessaire », la source à laquelle en définitive il faut toujours faire retour.

Bien plus, certaines paroles obscures du Qoran ont porté la piété musulmane à une vénération de ce Livre qui touche de près à l'adoration. Le Qoran était la « parole de Dieu », la copie d'un original céleste co-éternel à Dieu, mystérieusement appelé « la mère de l'écriture », conservé sur la « planche gardée » ; on en vint à croire que le texte actuel avait quelque chose de divin ; « les sons révélés, les lettres qui les représentaient, l'encre qui servait à les écrire, le papyrus ou le parchemin, la reliure et la couverture furent considérés comme incréés ». Ce n'est pas la croyance qui prévalut en Islam. Généralement on ne cherche pas à préciser ; mais l'orthodoxie dominante admet que, si la parole de Dieu est en elle-même incréée, ce qui sert à l'extérioriser est cependant créé. Il faut cependant connaître l'autre conception, qui est extrémiste, pour comprendre le culte que les musulmans ont pour leur livre sacré et la place suréminente qu'ils lui reconnaissent, le mettant au-dessus de Muhammad.

L'idéalisation du « prophète ».

A la différence du Qoran, qui contient simplement des préceptes à la manière de la législation du Lévitique ou du Deutéronome entrecoupés de longs fragments — parfois modifiés — empruntés indirectement sans doute à la Genèse, à l'Exode, à d'autres livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament et à des légendes sémitiques, apocryphes ou arabes, l'Evangile, dont le véritable contenu était très probablement ignoré de Muhammad ([10]), raconte *la vie* du Christ ; la vie chrétienne qui repose sur ces textes évangéliques y recherche l'idéal concret et vivant que les évangélistes ont retracé. La religion chrétienne se trouve être une personne, la Personne du Verbe, de la « Parole » du Père, que saint Jean nous déclare avoir vue, touchée et entendue, naturellement dans l'homme Jésus-Christ dont parle saint Paul. Et l'attitude essentielle du chrétien c'est l'adhésion de tout son être à cette Personne, en laquelle il a son dogme, sa morale et son culte.

Aussi au contact des chrétiens — même hérétiques, séparés et divisés — et de l'Evangile — même déformé et discuté —, l'Islam postérieur, par une sorte d'émulation plus ou moins consciente, et dans un but d'abord d'apologétique défensive, a de plus en plus grandi son fondateur. Cette apothéose graduelle va jusqu'à faire de Muhammad le but de la création, le médiateur universel de l'œuvre de Dieu, lui appliquant presque textuellement ce que saint Paul dit du Christ : « né avant toute créature,... il tient en toute chose, lui, la première place » (*Col.* I, 15 et 18). Dans ce développement, le parallélisme, à peine démarqué, avec le christianisme et le rôle de Notre Seigneur est très poussé, jusque dans la fête de la nativité de Muhammad, tardivement introduite dans le cycle liturgique de l'Islam, et jusque dans l'affirmation de l'impeccabilité du prophète, de sa médiation ici-bas, qui deviendra intercession le jour du jugement dernier. Ce culte est intimement lié à la vie des musulmans, bien que, sur beaucoup de points, il soit pour le moins suspect aux yeux de la stricte orthodoxie ([11]).

(10) Le Qoran présente le Christ comme un prophète ayant « reçu » de Dieu un « Livre » à communiquer (l'*Injîl*), conception analogue à celle que Muhammad se faisait de sa propre mission.

(11) Nous avons rencontré des chrétiens instruits qui ne savaient pas

Il n'est pas étonnant que, par suite de cette apothéose, la doctrine de « l'imitation de Muhammad » se soit imposée, à mesure que s'auréolait et prenait plus d'importance la personnalité du prophète arabe. La vie musulmane se trouva, assez vite et de plus en plus, soumise à un double ressort : le Qoran, d'une part, et, d'autre part, l'enseignement — aussi bien par la parole que par l'exemple — que la tradition fait remonter à Muhammad. On ne confond pas les valeurs : le Qoran est la parole de Dieu — et nous avons vu jusqu'à quel excès littéral on l'a affirmé — ; de son côté, Muhammad reste un homme, mais un homme tout à fait à part ; un homme qui a toutes les faiblesses des hommes jusqu'à la colère et la sensualité, mais qui ne peut avoir péché ni s'être trompé ; ou, s'il a un moment péché, tous ses péchés lui sont absolument remis. De sorte que, dans tout ce qu'il a dit ou fait, il doit ou bien être conforme au Qoran ou bien interpréter authentiquement celui-ci, sauf quelques privilèges qui lui sont propres. Bref, Muhammad est supérieur à tous les hommes et doit leur servir de modèle, non seulement dans le mode d'accomplissement des rites prescrits et dans certaines pratiques extérieures, mais encore comme idéal moral et même comme guide mystique.

Autorité religieuse ?

Mais dans cette sorte de synthèse qui essaye de se faire autour d'un homme bien concret, comme aussi dans l'interprétation du texte sacré des musulmans (deux questions intimement connexes d'ailleurs ; on est allé jusqu'à dire que la *sunna,* enseignement théorique et pratique du prophète, pouvait abroger le Qoran) ([12]), l'Islam n'est pas garanti contre l'excentrique et l'anormal, contre les déviations des hétérodoxes ou les intrusions d'apports hétérogènes, contre les divisions des sectes ou « la folie des perturbateurs ». Il n'y a pas d'autorité supérieure, spirituelle et reconnue, capable de garantir efficacement l'authenticité de la doctrine, d'en assurer l'intégrité, de repousser

que la Kaaba de la Mekke ne renferme pas du tout le corps de Muhammad. Celui-ci est enterré à Médine, avec, auprès de lui, ses deux premiers successeurs, sous une « coupole verte » dont l'évocation attendrit le cœur de beaucoup de musulmans.

(12) Le chiisme se réfugie mal dans la doctrine de l'Imam caché et d'une certaine initiation.

les intrusions étrangères, fausses et parfois indignes de la simple raison humaine, comme certaines pratiques de quelques confréries religieuses, à caractère inhumain, pathologique ou diabolique, contre lesquelles il ne faudrait rien moins que le puritanisme radical et « sabreur » des wahhabites d'Arabie, encore que ceux-ci savent céder parfois à un certain opportunisme. En résumé, donc, dans l'Islam pas de hiérarchie, pas de sacerdoce, pas de magistère, pas d'unité organique, pas de « subordination régulière entre les différents membres et les différents groupes ».

En même temps qu'il présente cette ample brèche par où pénètrent facilement les divisions et les caprices, l'Islam officiel s'est coulé dans le cadres rigides et étroits de la « révélation » et de la « tradition », considérées l'une comme divine, éternelle, l'autre comme un idéal complet, parfait, excluant toute retouche ou développement ; aussi l'Islam souffre-t-il d'une cristallisation dogmatique et légale qui semble le rendre incapable de s'adapter, sans altération essentielle, à l'évolution de l'humanité. Ce n'est pas que certains principes de renouvellement ou d'adaptation fassent défaut ; mais qui les appliquera avec autorité et comment les appliquer (13) ?

L'Islam a bien eu l'idée de sortes de conciles oecuméniques, en acceptant — inégalement d'ailleurs selon les rites et les sectes — comme organe législatif l'*ijmâ'*, le consensus, l'accord de l'ensemble de la communauté représentée par le corps de ses « docteurs de la loi », appelés *'ulamâ'*, (analogue au consensus prudentium de droit romain) ; cela implique une certaine liberté laissée à l'effort personnel ; mais cette liberté eut vite un objet bien limité et fut assez tôt suspendue ; d'où la théorie, qui ressemble à un expédient, du « réformateur », mieux du « rénovateur » (*mujaddid*) que Dieu envoie à l'aurore de chaque siècle, Ghazâlî, par exemple, au début du XIIe, et Muhammad 'Abdu au commencement de celui-ci.

(13) On pense aux principes : 1°) de l'effort personnel (ijtihad) susceptible d'erreur ; 2°) de l'emprunt aux différents rites en vigueur pour constituer une législation plus souple (talfiq) ; 3°) de la primauté de *l'utilité actuelle* de la communauté sur les textes législatifs anciens (maslaha). C'est en Arabie seulement que l'on croit à une adaptation sans altération ; la solution d'Ibn Séoud tient du placage superficiel et du parallélisme violent entre l'Islam et les emprunts à la « civilisation » moderne.

Mais il faut noter que les *'ulamâ'*, les « docteurs de la loi », ne sont en rien assimilables aux prêtres et aux membres enseignants de l'Eglise du Christ ; « ce sont des laïcs auxquels d'autres laïcs, hiérarchiquement leurs égaux », peuvent demander des avis sur des points de la loi musulmane. Le soin spirituel des fidèles et la garde du dépôt doctrinal ne se trouvent en réalité confiés à personne. Le chef de la communauté, comme d'ailleurs, au moins à quelque degré, tout membre de cette communauté, a la charge « de prescrire le bien et de prohiber le mal », sorte de pouvoir exécutif qui appartient à tous et éminemment au souverain.

L'ancien calife de Constantinople n'était pas une sorte de pape musulman. Depuis le 3 mars 1924, date de l'abolition du califat, l'Islam vit sans calife et ne semble pas du tout perdre le sens de son rôle de religion supra-nationale. Au contraire, la notion de « communauté » semble se rajeunir. Après un moment de désarroi il est vrai (14), l'Islam donne les signes d'un renouveau incontestable, en tant même que religion, et semble vouloir efficacement une unité réelle. Les musulmans ne s'en tendent pas encore bien à ce sujet ; mais il faut remarquer l'effort sensible que l'on fait dans le sein de l'Islam pour pacifier certaines haines intestines très anciennes et pour tenter des rapprochements entre groupes opposés. En essayant d'adoucir, de fermer les yeux, d'oublier, jusqu'au jour où on pourra tout effacer, on veut maintenir et fortifier l'union entre tous les fidèles qui croient au Livre d'Allah, qui prient dans la direction de la Mekke, qui participent « non seulement aux mêmes gains commerciaux, mais encore à la même nourriture (viandes égorgées de façon spéciale), aux mêmes liens conjugaux (15), aux mêmes cimetières (16), qui reconnaissent les cinq devoirs d'obligation : le témoignage que Dieu est unique, la prière [quotidienne et] du vendredi, la dîme, le jeûne et le pèlerinage ».

(14) La question du Calife n'est pas absolument morte. On en parle à propos du pieux roi d'Egypte, Farouq ; le chef d'Al-Azhar (Université religieuse du Caire) aime bien le faire saluer de ce titre par ses dix mille étudiants. Des journaux anglais et français (en particulier d'extrême droite) ont parlé de cette « candidature » avec sympathie. Le roi est réservé.

(15) Cfr l'alliance des deux maisons d'Egypte et d'Iran.

(16) D'où la grave affaire des naturalisés français de Tunisie exclus des cimetières musulmans.

Vie religieuse.

Dépourvu d'une hiérarchie sacrée et légitimement enseignante, dépourvu de sacerdoce, l'Islam n'a pas non plus de sacrements et ne fait pas entrer le sacrifice dans le culte comme élément constitutif ([17]). L'enseignement religieux veut que le culte extérieur soit doublé de « l'intention », qui l'intériorise et lui donne même toute sa valeur (*innamâ l-aʿ mâlu binniyât* : les actes n'ont de valeur que par les intentions qui les animent, aurait dit le prophète de l'Islam). Mais d'une part l'Islam accorde une si grande importance aux actes extérieurs, aux rites, à l'accomplissement manifeste de la loi ; et, d'autre part, il étudie avec une minutie désespérante les qualités et les défauts extrinsèques, ne recherchant que « la trace sociale du péché » et laissant chacun vis-à-vis d'un Dieu inacessible, « calcinant » à force de transcendance, pour le perfectionnement intérieur et la ferveur de l'âme ; et, ainsi, il se trouve dépourvu de moyens actifs et constants de vivification, il ne connaît aucun remède efficace à la routine ; le vie religieuse en devient timorée et formaliste, tout en gardant beaucoup de dignité et de solennité. Le nom d'Allah intervient constamment, les musulmans « pieux » récitent le Qoran par cœur et sans discontinuer, ils en appliquent les paroles à bien des circonstances de leur vie, puisque ce Livre est la parole d'Allah et contient absolument tout ; mais chez les meilleurs on rencontre une étrange conception de la miséricorde d'Allah qui pardonne tout sauf le « *chirk* », « l'associationnisme » pourrait-on dire, le fait de ne pas reconnaître l'unicité de Dieu ; et cela conduit à bien des accommodements avec la loi d'Allah et avec les droits du prochain, du moment que cela reste « caché » (*tasattur*) entre le délinquant et Allah, du moment que les apparences sont sauves et qu'il n'y a pas de scandale. La conception du péché se trouve être ainsi moins vive, et l'attitude à l'égard de Dieu plus intellectuelle, plus abstraite, donc lointaine et superficielle, réduit généralement la « force

(17) Le seul « sacrifice » que l'Islam admettrait est celui de la guerre sainte. Le sacrifice qui a lieu à la Mekke, à l'occasion du pèlerinage, et qui est répété, simultanément, dans tous les pays d'Islam et dans presque toutes les maisons musulmanes, commémore, dans la pensée du musulman, celui qui a été demandé par Dieu à Abraham et dont la victime est, pour la quasi-unanimité des musulmans, *Ismaël*, non Isaac (quelques auteurs anciens avaient cependant parlé de ce dernier).

efficiente orientée vers le bien » que contiennent les doctrines de l'Islam et qu'il serait déloyal et nuisible de nier et d'étouffer.

Il s'est d'ailleurs trouvé dans l'Islam, à diverses époques, des âmes intérieures. Le mouvement ascético-mystique musulman, connu sous le nom de *sufisme*, a essayé une libération — suspecte et même désaxée chez plusieurs de ses membres, disons-le — une libération de l'étreinte canonique et légale de l'enseignement orthodoxe. Caractérisé par une méditation intérieure du Qoran, non exclusive d'influences diverses, grecques, hindoues et chrétiennes, ce mouvement s'exprima en des âmes profondes, dont l'une au moins, celle d'Al-Ḥallâj, que les travaux de M. Massignon ont introduite d'une manière saisissante dans l'histoire de la pensée religieuse de notre temps ; elle pourrait bien, comme un cas extraordinaire et une question passionnante posée aux chercheurs catholiques, contribuer au « développement » de l'un ou l'autre point de la théologie vivante de l'Eglise ([18]).

Malheureusement l'hostilité des « docteurs de la loi », comme aussi l'absence d'autorité doctrinale susceptible de guider et de protéger ce mouvement d'intériorisation de l'Islam, gênèrent considérablement celui-ci, malgré certains efforts de modération et de synthèse, ceux de Ghazâlî († 1111) par exemple. A côté de déviations doctrinales et morales, et donc de systèmes théoriques et pratiques que l'orthodoxie doit suspecter, les quelques cas où l'on croit entendre le son d'âmes ayant réellement « partie liée avec Dieu » n'ont pas engendré dans l'Islam de ces écoles de sainteté, d'apprentissage du don de soi, de service de Dieu dans les plus petits des siens, qui jaillissent du christianisme catholique, aujourd'hui comme hier, écoles de spiritualité où l'on tend à acquérir « l'esprit » d'un fondateur, d'un « Père » qui fut en toute particulière « disponibilité » à l'égard de Dieu, dans une orientation ou dans l'autre, avec l'accent sur tel ou tel aspect de la vie intérieure ou des besoins du temps, et qui, dans la mesure même où il a aimé Dieu, où il l'a contemplé, se trouve investi d'une mission spirituelle et même sociale : un François d'Assise, un Vincent de Paul, par exemple.

Le grand effort d'intériorisation du mouvement ascético-mys-

(18) Cfr le livre du R. P. Maréchal, S. I., *Etudes sur la psychologie des mystiques*, t. II, Bruxelles ; Paris, 1937, pp. 487-531.

tique de l'Islam aboutit aux confréries religieuses ; assez populaires dans le monde islamique tout entier, elles ne sont pas sans mérite moral ou intellectuel ici ou là, mais elles ont généralement dégénéré en « maraboutisme » ([19]), en culte du merveilleux et de l'illuminisme, en recherche systématique de l'extase par l'usage d'excitants ou par des moyens inhumains, en superstitions, et presque toujours en exploitation financière ou politique de la crédulité. Mais il faudrait se garder de confondre avec l'Islam les jongleries et acrobaties parfois sanglantes de certaines confréries, que des amateurs de pittoresque décrivent avec complaisance et sur lesquelles des polémistes ont appuyé avec une insistance qui tombe à faux et qui peine à cause de son inutilité et son apparence de parti-pris. Non seulement les « docteurs de la loi » musulmane se sont toujours élevés contre ces confréries, mais encore et partout le renouveau musulman les considère avec hostilité et vise à leur suppression, malgré les services qu'elles ont rendu à l'Islam en le propageant, en développant une certaine piété dans les âmes et en sauvant de l'étouffement des rites certaines « postulations mystiques ».

La guerre sainte.

On a pu faire dire à Muhammad que la « grande guerre sainte » est celle que l'on mène contre soi-même pour se réformer moralement et que l'autre guerre, celle qui consiste à porter la domination musulmane dans les pays infidèles, n'est que la « petite » guerre sainte. Mais, comme on vient de le rappeler rapidement, l'effort de l'Islam vers une vie plus intérieure se trouve assez limité et même assez dévié. Il semble bien que la vraie guerre sainte reste celle que l'on mène contre les non-musulmans. Bien que non obligatoire pour tous les musulmans individuellement, chaque « croyant » porte au fond de l'âme quelque chose du caractère belliqueux du monothéisme musulman, qui a l'ambition de se faire reconnaître de toute la terre.

C'est précisément cela qui fait le musulman. On rencontre parfois une confusion dans certains esprits, qui savent que la circoncision est connue et pratiquée dans les pays d'Islam, com-

(19) Les musulmans du peuple appellent nos missionnaires « marabouts » des chrétiens et ils les respectent beaucoup et aiment bien recourir à leurs soins médicaux, parfois avec une pensée de superstition.

me un héritage judaïque ou en continuité avec une coutume ancienne de l'Arabie ([20]) ; ce n'est pas cette opération qui fait de l'enfant un musulman ; c'est la profession de foi en l'unicité de Dieu et en la mission prophétique de Muhammad. Et cette profession de foi renouvelée souvent verbalement ou par le geste de lever l'index de la main droite, pendant la prière rituelle comme au moment de la mort, suffit pour assurer le salut du « croyant ». C'est le point central de l'Islamisme, l'attachement à une profession de monothéisme « pur ». Inconsciemment on en arrive à cette attitude : « Peu importe le reste si cela est sauvegardé ! »

Nous le disons nous aussi ; « Praeter fidem cetera non cures... fides enim est radix et caput », dit saint Jean-Chrysostome ([21]). Mais pour nous la foi ne va pas sans l'espérance, sans la contrition et sans la charité ; la morale et le dogme sont harmonieusement et *organiquement* unis. Pour les musulmans la foi prime ; tout, nous l'avons déjà dit, est objet de précepte négatif ou positif, strict ou large : on est récompensé quand on obéit, on est puni dans le cas contraire, bien qu'il ne répugne pas au concept musulman de Dieu qu'il n'en soit pas ainsi ; mais ce qui conduit en paradis ou en enfer, c'est le fait de croire ou de ne pas croire en l'unicité de Dieu.

C'est sur ce point : l'attachement à une foi monothéiste stricte, rigide, dépouillée, que se centre l'âme musulmane ; c'est là qu'elle puise sa fierté, son esprit de conquête, son caractère belliqueux ; c'est de là que naît le devoir de la guerre sainte ([22]). Toutes les confessions religieuses seront l'objet des attaques de l'Islam sur ce point. Les « gens de l'Ecriture », c'est-à-dire les juifs et les chrétiens, auxquels s'ajoutèrent très tôt les « sabéens » (sans doute des païens de Mésopotamie), ne sont pas épargnés dans ces attaques ; ils sont cependant tolérés ; la reconnaissance de la doctrine musulmane ne leur est pas pro-

(20) Il faut noter qu'Abraham circoncit Ismaël seulement après avoir reçu la promesse d'alliance *réservée à Isaac et à sa postérité,* alors qu'Ismaël, à cause de l'intercession d'Abraham, devait bénéficier d'une bénédiction temporelle (*Gen.* 17).

(21) Hom. 33 in Math. n. 2.

(22) On a pu remarquer la réponse du chef de l'Université d'Al-Azhar au discours de Mussolini au sujet du « Sabre de l'Islam » qui lui avait été remis en Libye... conception étrange !... La désignation « sabre de l'Islam » est très caractéristique et a été, elle, bien choisie.

posée, comme aux autres, dans la fameuse alternative, vraie théoriquement, pas toujours pratiquement, du « crois ou meurs » ; ils doivent être placés sous la domination musulmane, payer une taxe et être humiliés, et alors leurs vies et leurs biens sont sous la protection de l'Islam et leur culte peut s'exercer dans certaines conditions. Cela ne veut pas dire que leur doctrine religieuse n'est pas souillée d'idolâtrie comme celle des autres religions ; toutes ces religions viennent de la révélation divine mais toutes, sauf l'Islam, sont altérées et pénétrées de ce « *chirk* », cet « associationnisme » polythéiste, dont il faut qu'elles se purifient et dont l'Islam a la mission d'ôter de par le monde les épaisseurs de ténèbres opaques. Seuls les musulmans, croient-ils, ont le droit de parler de Dieu, car seuls ils en parlent correctement ; et parce que les autres religions, même celles des « gens de l'Ecriture », n'ont point de doctrine pure sur ce point, rien de ce que font leurs adeptes n'a de valeur ; prières, œuvres de charité, vie contemplative tout cela est « creux » et « invalide » : la doctrine du strict monothéisme musulman y fait défaut ; bien des fois des chrétiens pieux, sincères et désintéressés, missionnaires ou autres, se sont attiré cette réflexion : « Aslem ! fais-toi musulman ! il ne te manque que cela ! ([23]).

Quelques « dominantes » psychologiques.

Ainsi tout musulman se sent, confusément au moins, en possession d'un credo, d'une législation morale et cultuelle, bien plus d'un code social, d'une explication des choses et de l'histoire, d'un jugement de valeur sur tout ce qui n'est pas l'Islam, le tout venu de Dieu ou du moins garanti par son autorité ; par-dessus tout il se sent « élu », choisi, appelé à être le témoin et peut-être le combattant, le champion, le « martyr » du Dieu unique ; cela caractérise tous ceux qui se réclament de l'Islam, fussent-ils les plus ignorants de ses enseignements, les moins fidèles à ses prescriptions ; c'est le moi et le non-moi ; et c'est, dans le domaine politique, le « *dâr-l-islâm* » et le « *dâr-l-harb* », c'est-à-dire la terre d'Islam et la terre de la guerre ; l'univers est partagé en deux portions ; l'une relève effectivement de

(23) Nous avons dit plus haut les variations du Qoran au sujet des chrétiens et de leurs moines. D'autres cas pourraient être cités.

l'autorité musulmane, l'autre doit en relever par conquête : l'Islam ne se reconnaît d'autres limites que celles du globe terrestre.

Cette attitude se manifeste également dans l'apologétique. Le christianisme, pour ne parler ici que de notre religion, est pour tout musulman une affaire jugée et classée. Il vient de Dieu, bien sûr ; du moins dans ce qu'il a d'authentique, de non-remanié, dans ce qui n'est pas faussé, altéré par ses sectateurs ; mais cette religion est ou bien reprise, adoptée et continuée par l'Islam, ou bien abrogée, dépassée par lui. Au point que, pour les musulmans, se convertir au christianisme est un non-sens, car c'est une régression. Même les jeunes ou moins jeunes « rationalisés » conçoivent qu'un musulman cesse de croire en Allah (pourvu qu'il ne le crie pas sur les toits), mais non qu'il rebrousse chemin vers une religion désuète. Le problème est tranché, la solution est prête, simple, commode. Même quand on ne pratique pas sa religion, même quand on en ignore bien des choses essentielles, on a la certitude de son droit. D'où la grande fierté, l'assurance déconcertante et cette sorte d'inaccessibilité que l'on rencontre chez le musulman le moins cultivé, le plus illettré ou le plus terre-à-terre au point de vue moral.

Elle se manifeste aussi dans ce qu'on pourrait appeler le « tempérament » musulman, présentant à la fois un étonnant mélange d'idéalisme et de sensualisme, de dignité et de rouerie, de distinction et de misère ([24]). Allah seul compte ; croire en son unicité suffit pour le salut ; la pratique des prescriptions qoraniques, dont un bon nombre peut conduire à un niveau moral élevé, devient littérale et formaliste, ou bien reste ignorée d'une masse illettrée et matériellement misérable ou encore fléchit par l'effet de la paresse qui n'est pas un défaut spécifiquement musulman. Le « fatalisme » auquel tendent les âmes musulmanes ne vient pas de la doctrine de la prédestination, qui dans ses racines est analogue à celle du christianisme, mais d'une insistance singulière sur la Toute-Puissance infaillible de Dieu et surtout sur la manière absolument indépendante de

(24) Nous n'oublions pas « la force efficiente orientée vers le bien » que renferme la doctrine morale de l'Islam, ni les beaux exemples que peuvent être, pour beaucoup de modernes, certains musulmans, ni enfin la courtoisie et la décence presque générales dans les pays d'Islam. Voir plus haut, p. 903, n. 5.

toute logique rationnelle dont Dieu intervient dans l'histoire humaine : variations dans les desseins, sorte d'opportunisme dans les décrets et donc une apparence d'arbitraire qui paralyse le croyant. Mais aussi le musulman est sensible à tout ce qui touche à cette doctrine, à tout ce qui peut nuire aux « croyants » ; on a pu dire que le monde musulman constituait comme une immense caisse de résonnance où les événements des contrées les plus éloignées, et parfois les moins importants, s'enregistrent par le moyen de la presse et de la radio surtout, et remuent parfois la passion des foules. Bien que de races différentes et de niveaux culturels inégaux, les musulmans ont non seulement une même structure morale et sociale, mais encore à cause de ce repli sur l'idée d'Allah l'unique, ligne de séparation d'avec tous les autres, ils ont une même façon de construire leurs villes, leurs maisons, et de disposer leurs jardins et bien des façons communes de s'exprimer dans leur art, leurs livres, leurs poèmes, leurs lettres, de s'habiller aussi, de se tenir, de marcher, d'écouter, de réagir, de manifester une grande décence extérieure.

Tenus d'être en liaison avec la « communauté » qui est chargée par Allah du travail collectif de donner « le dessus à sa « Parole », d'imposer la domination, au moins publique et au for externe, de son Unicité, ils ne se sentent pas appelés à faire part dans la vie à une certaine liberté (et moins encore à un peu de fantaisie), comme à l'esprit d'initiative, à la spéculation créatrice, à l'esprit d'aventure ou d'invention, ou même à la formation essentielle de la conscience morale personnelle. Si le chef ordonne et s'il a pris les moyens d'assurer le succès de la guerre sainte, la communauté se lèvera avec une brusque vivacité. En attendant la vie se déroule sur un rythme lent ; on en jouit sans y *être très attaché*. Il faut le reconnaître, les musulmans n'ont pas pour les biens terrestres cette soif, cette passion désolante des modernes, mais ils croient que notre nature n'est pas « déchue ». Adam a bien désobéi ; mais il a été puni et il s'est repenti : un des faits de l'histoire *discontinue* de l'humanité telle que l'Islam la conçoit, et dont le seul lien, nous l'avons déjà dit, consiste dans la reconnaissance de l'unicité de Dieu. Ce que nous voulons marquer ici c'est que l'Islam n'a pas le souci, parfois angoissant dans le christianisme, de l'éducation de « tout l'homme déchu et racheté », éducation dont Pie XI a

rappelé si magistralement et si opportunément les principes, les droits et les devoirs, dans son encyclique de 1930. Aussi, en Islam, on est enclin à jouir de ce monde et à ne pas « sortir de sa petitesse » ; Allah seul demeure (tout périt excepté son visage, dit le Qoran) ; on est à la fois affranchi des choses humaines et terrestres et « bloqué » en elles. A ce monde [25] l'Islam se sent chargé d'imposer la domination d'Allah l'unique ; mais il ne sent pas peser sur lui la charge de s'en occuper comme d'un talent confié par le Maître et auquel il faut le rapporter avec ses « fruits » ; les biens terrestres il faut en profiter, les utiliser, en jouir ; il ne semble pas que l'Islam contienne le principe de « l'humanisme intégral » ou de ce dynamisme chrétien, dont le P. Doncœur a montré bien des aspects dans ses « Propos d'Emmaüs », parus dans les *Etudes* de cette année.

Aujourd'hui.

Il n'est guère besoin d'une longue enquête pour s'apercevoir que l'Islam, et l'Islam religieux, est en fermentation ; il se réveille ; et même « l'essor » réel qu'il prend dans plus d'un pays lui donne un regain d'actualité qu'il serait néfaste de minimiser, sous prétexte que des nationalismes locaux en isolent les forces ou qu'une prochaine décomposition sociale et intellectuelle s'amorce grâce à l'influence de la civilisation matérielle et de l'esprit critique de l'Europe.

Humilié sur le point essentiel de sa mission : « combattre jusqu'à ce que les hommes reconnaissent le Dieu unique », il a, avant de pouvoir reprendre une offensive efficace, à résoudre le problème de son indépendance et du rajeunissement de ses forces [26]. Même la Turquie, officiellement laïcisée et nettement orientée, dans son organisation et dans l'esprit de ses dirigeants, vers l'acquisition solide du rang d'une puissance importante et influente à la manière des puissances européennes, ne renonce pas à l'Islam comme religion privilégiée et n'a pas

(25) Et dans l'autre monde, il ne se sent nullement appelé à « jouir » d'une vision « transformante » ; « toute l'apologétique musulmane condamne comme *chrétienne* l'idée d'un Paradis de *liesse* divine » ; cfr sur ce point les lignes si denses et si suggestives de M. Massignon sur « l'aridité spirituelle selon les auteurs musulmans » dans les *Etudes Carmélitaines*, octobre 1937, p. 177.

(26) Les attaques sont dirigées avec violence vers « le colonialisme ».

encore dit son dernier mot au sujet de son influence dans les pays d'Islam et de la politique qu'elle y pratiquerait. Mais si les autres pays musulmans comptent avec elle et ferment un peu les yeux sur la situation où elle s'est mise par rapport à la « communauté » musulmane, ce n'est pas sur son modèle qu'ils se proposent de se renouveler en s'affranchissant de la domination, de la protection, de l'appui ou même de l'alliance des « chrétiens » (si ceux-ci l'étaient vraiment, au moins en majorité !). L'Iran mis à part, les autres pays regardent vers l'Arabie, mais à travers l'Egypte.

L'Arabie d'Ibn-Seoud a résolu d'une manière tranchante le problème moderne de l'Islam ; il s'agit de revenir au « Livre d'Allah » et à la pratique authentique du premier siècle de la religion « définitive » : le Qoran, la prière et la guerre sainte ; exclusion de la vie publique de tout ce qui est défendu par l'Islam authentique et application rigoureuse des peines prévues, si cruelles puissent-elles paraître ; adoption des inventions et des engins modernes, tracteurs, autos et avions de toutes sortes et pour tous usages, télégraphe et téléphone, radio ; tout cela a été introduit en Arabie, par Ibn-Seoud, malgré les répugnances et même les résistances des « docteurs de la loi » en son pays, dont il a fini par se concilier l'approbation. Mais cela doit rester parallèle à l'Islam et ne pas en altérer la pureté et la simplicité ; cela seul doit être emprunté à l'Europe et non pas l'usage qu'elle fait de son intelligence, de sa richesse et de ses inventions techniques pour organiser le confort, le luxe, le sybaritisme et le matérialisme honteux qui l'affaiblit.

Attitude radicale qui n'est pas celle de l'Egypte ni d'aucun autre pays musulman et qu'il semble difficile de concevoir implantée en dehors de l'Arabie, si elle se maintient telle quelle dans ce dernier pays. L'Egypte a fait l'expérience de la lutte pour son indépendance, et elle a obtenu l'accord de 1936 qui semble combler les aspirations nationales du pays ; l'Egypte sent encore que l'Angleterre est plus que jamais là, d'où l'affaire récente des casernes ; elle goûte aux difficultés du parlementarisme, de « la querelle des anciens et des modernes » dans le domaine social comme en matière religieuse, linguistique et littéraire, sans parler du problème si complexe de l'émancipation de la femme. Des libertés sont prises et des réactions leur répondent ; des transformations progressives s'opèrent cepen-

dant ; mais nettement inspirées du passé musulman du pays ; l'Egypte veut être un pays musulman moderne qui se suffit ; l'élément strictement musulman exerce une influence sans cesse croissante : un enseignement religieux méthodique s'organise en vue d'une islamisation plus profonde et plus rationnelle de la masse et d'un rayonnement musulman, au moins culturel, de par le monde entier, en commençant par les terres d'Islam ([27]).

Si l'on veut se permettre une comparaison qui vaut ce qu'elle vaut, on pourrait dire qu'aux yeux des musulmans l'Islam est réduit à l'état d'or brut en Arabie sous la garde de bédouins motorisés ; en Egypte, on tend à affiner cet or brut, à frapper monnaie et à fabriquer des bijoux (il y aura des faussaires !) ; ailleurs on n'a, ou presque, que des billets de banque et on rêve de la monnaie solide, que l'on croit l'Egypte à même de diffuser dans le monde. C'est dans ce sens qu'il faudrait peut-être entendre le pan-islamisme et, à un moindre degré, son instrument le pan-arabisme. La meilleure expression de cet état d'esprit me semble contenue dans les lignes qui ouvrent le « plan de réformes » de « l'Unidad Marroqui », organe du nationalisme marocain dans la zone de Franco ; nous les citons tout au long ([28]).

(27) Missions yougoslave et surtout chinoise à Al-Azhar (celle-ci aux frais personnels du roi) ; missions d'étudiants Azhariens en Europe avec la consigne de ne pas se contenter d'apprendre mais de chercher à faire pénétrer l'Islam dans ces pays. — L'alliance de la Maison d'Iran et de la Maison d'Egypte peut avoir les conséquences les plus diverses dont il serait prématuré de juger ; il pourrait y avoir regain d'islamisme en Iran et renforcement du flot religieux ascendant en Egypte ; ou, au contraire, fléchissement de la tension de l'esprit musulman en Egypte. Je n'ai pas remarqué, dans les journaux d'Egypte, que l'université d'Al-Azhar ait été représentée parmi les délégations qui ont félicité le roi à l'occasion des fiançailles de sa sœur ; mais cela pourrait m'avoir échappé. En tout cas, vers la fin de leur séjour au Caire, les visiteurs iraniens ont été reçus à Al-Azhar et par l'« Association de la Jeunesse musulmane » aux cris de « L'Unité musulmane ! L'Unité musulmane ! ». Un rapport ayant pour but d'intéresser davantage l'Iran à la question palestinienne a été également remis au Président du Conseil iranien par les « Arabes de Palestine ». Les journaux turcs ont cependant « mis les pieds dans le plat » en soulignant l'importance « politique » de ce rapprochement ; la religion « ne divise *plus* » les pays d'Orient (cfr sur ce dernier point *al-Ahrâm* du 16 juin 1938, p. 9). La question du Califat va-t-elle se trouver écartée pour un moment ou bien entre-t-elle dans une nouvelle phase d'évolution ?

(28) D'après le supplément numéro 1 de l'*Afrique française*, janvier 1938. Tous les mots en italiques le sont dans l'*Afrique française*.

« *Notre attitude vis-à-vis de l'Islamisme.* — Le mouvement de *Unidad Marroqui* est un mouvement musulman, dans son esprit et dans ses manifestations ; il considère que la religion officielle des musulmans dans le présent et dans l'avenir est la religion islamique véritable (29), à cet effet, il s'engage à protéger l'Islamisme au Maroc contre toute attaque de l'intérieur et de l'extérieur, et non seulement à le protéger, mais à travailler en sa faveur, à le fortifier en répandant ses principes véritables parmi les Marocains dans les campagnes et dans les villes, et en ne permettant à aucune croyance, quelle qu'elle soit, d'occuper sa place au Maroc. *Unidad Marroqui* combat, de toutes ses forces, tous les principes matériels et destructeurs, contraires à l'Islam dogmatique, politique et économique (30), et ne laissera aucune possibilité de propager tous ces principes parmi les coreligionnaires musulmans, ni en public ni dans le privé. Son idéal à cet égard est d'imprimer au gouvernement marocain et au territoire entier du Maroc le sceau de l'Islamisme brillant, florissant et tolérant, que l'humanité a connu à l'âge d'or.

« *Notre attitude vis-à-vis du pan-islamisme.* — Le mouvement de *Unidad Marroqui* comprend le pan-islamisme comme un mouvement d'affection, d'amitié spirituelle et de fraternité sentimentale entre les communautés et les nations qui croient à l'Islam dans les différents continents, et il ne voit pas en lui un mouvement politique ayant pour objet de créer un empire prépondérant et menaçant pour les nations non musulmanes, comme se l'imaginent les « fabriquants de nouvelles » (*novilistas*) de l'occident. C'est pourquoi *Unidad Marroqui* croit au pan-islamisme, dans un sens sentimental et spirituel, et il considère comme très naturelle l'existence de ce mouvement fraternel parmi les 400 millions d'âmes qui ont la même conception de ce monde et de l'autre et qui sont semblables dans leur constitution intérieure individuelle et dans leur organisation extérieure et sociale. Fraternité qui ressort aussi des expériences et des crises subies par les croyants d'autres religions. Le résultat lo-

(29) Cette manière de souligner par caractères espacés n'est pas dans le texte de l'*Afrique française* ; nous l'avons adoptée : *ici* pour attirer l'attention sur l'effort de réforme intérieure, *plus loin* pour marquer l'esprit « communautaire » et belliqueux du jeune Islam. Le chef d'*Unidad Marroqui* a visité l'Egypte tout récemment, pour consolider « les relations culturelles et scientifiques » de l'Egypte et du Maroc.

(30) C'est le marxisme qui est visé ici, semble-t-il.

gique de cette attitude est que, quand le dogme de l'Islam ou sa loi seront exposés à un péril évident, dans quelque région que ce soit, *Unidad Marroqui* se solidarisera avec les autres organisations musulmanes dans la résistance contre le danger commun, par tous les moyens de solidarité.

« *Notre attitude vis-à-vis de l'Arabisme.* — Le mouvement de *Unidad Marroqui* considère la langue arabe comme la langue officielle unique du Maroc musulman depuis l'adhésion des Marocains à l'Islam, puisque cette langue a été, pendant plus de treize siècles et demi, la seule langue de la religion, de l'administration et de l'enseignement, la seule langue littéraire et le moyen unique de compréhension entre l'État marocain et les États étrangers. *Unidad Marroqui* attribue aux restes des dialectes berbères qui subsistent au Maroc une valeur très secondaire, parce que ce sont des dialectes locaux, vulgaires, et qui ne représentent ni culture, ni science, ni civilisation, et parce que les Marocains ne peuvent pas communiquer par cet intermédiaire avec les courants culturels anciens et nouveaux. C'est pourquoi *Unidad Marroqui* combattra toute tentative de « berbériser » de nouveau les Marocains ou de paralyser le courant d'arabisme parmi eux et, en même temps, il dirigera tous ses efforts pour généraliser la langue arabe et sa culture dans toutes les villes et campagnes, jusqu'à ce que ce soit la seule langue de la nouvelle renaissance marocaine. De la même manière que le castillan a unifié l'Espagne et que le français a unifié la France, alors même qu'existent dans ces deux pays des dialectes et des langues locales.

« *Notre attitude vis-à-vis du pan-arabisme.* — Le mouvement de *Unidad Marroqui* croit au pan-arabisme comme à un mouvement spirituel et sentimental parmi les nations de langue arabe en Asie et en Afrique, semblable au pan-hispanisme qui relie actuellement l'Espagne et l'Amérique du Sud, et il considère comme naturelle l'existence de ce mouvement entre des frères issus d'une même famille et qui se sont nourris de la même culture. Le résultat logique de cette attitude est que, si la culture ou la race arabe sont exposées à un péril évident, dans quelque région du monde, *Unidad Marroqui* se solidarisera avec les organismes arabes par tous les moyens de solidarité, pour résister au danger commun ».

Conclusion.

Cette citation est très longue mais elle ne semble pas trop hors de propos. Elle exprime l'effort du jeune Islam et souligne la leçon qu'il a tirée du contact avec l'Europe à laquelle il a été soumis ou dont il dépend encore ; Europe matérialiste et déchirée et affaiblie ; Europe aussi qui lutte : le reflet de la guerre actuelle de l'Espagne par exemple n'est pas absent de ces lignes ; Europe enfin contre laquelle le jeune Islam, *qui veut se purifier et s'approfondir,* se met en état de défense religieuse aussi bien que politique et économique, et se sent capable de cimenter l'union impressionnante des pays arabes de la Méditerranée ; ce jeune Islam possède, à la fois comme un cautère dans le flanc et comme un feu purificateur, comme une force totalitaire théocratique et munie, mais sans compromission, de moyens modernes, le royaume arabe de la Seoudiya ; de là s'étend sur le monde musulman nouveau le souffle puissant de l'Islam pur, primitif et dominateur ; cet Islam que le Qoran appelle « la meilleure des communautés », arbitre et « juste milieu » entre le judaïsme et le christianisme, témoin et justicier d'Allah l'Unique à travers tous les peuples.

Cette description de l'Islam moderne est exacte. Mais elle ne doit pas immobiliser notre compréhension de l'Islam et la charité de notre sacerdoce en une sorte de vision « apocalyptique » de l'avenir. Tout en ne méprisant pas la noblesse, le caractère tout de même chevaleresque de l'idée de « guerrier d'Allah », nous devons compatir à la « solitude » où l'Islam enferme la créature, à « la petitesse » où il la laisse à cause même de la conception qu'il a de Dieu ; et sans croire que nous ayons le monopole de *la charité,* il nous faut résolument et, probablement longtemps encore, la pratiquer *pour deux,* car elle nous est confiée.

Paris, 24 juin 1938.

Fr. Jean ABD-EL-JALIL, O.F.M.